



Les

MILLE

PETITS

SOUCIS

de
Rosie



Auteure:
Martine Latulippe



1

Le VOISIN,

Rosa,

les POISSONS

et **Moi**

Le VOISIN

La journée semble parfaite. Le genre de samedi où on sait que tout ira bien.

Le soleil brille, je ne travaille pas, pas d'école non plus, évidemment, et je viens d'accomplir un exploit.

Bon, « exploit » peut sembler un terme un peu exagéré aux yeux de certains, mais n'empêche, je suis très fière de moi. Aujourd'hui, le samedi 23 avril, attention, tenez-vous bien : j'ai... J'AI MIS DE L'ESSENCE TOUTE SEULE POUR LA PREMIÈRE FOIS!!!

Je m'explique : j'ai 17 ans, j'ai passé mon permis il y a très peu de temps et chaque fois que j'emprunte la voiture de mes parents, je choisis soigneusement une station d'essence avec service pour faire le plein. Mais on dirait bien qu'il y en a de moins en moins... La dernière fois, je roulais, je roulais, et toutes les stations que je croisais affichaient fièrement : « LIBRE-SERVICE ». J'ai dû parcourir neuf kilomètres avant d'en trouver une avec service. Au prix où est l'essence, j'ai pensé qu'il était temps de prendre les choses en main. D'arrêter de faire des détours inutiles. D'accomplir un grand geste. Cette fois, pas de station avec service. Oh non !

En me levant, ce matin, je me suis dit que c'était le grand jour. Je devais faire quelques courses près de chez moi, rien de très excitant : aller chercher ma paye à la librairie de mon grand-père, où je travaille de temps en temps, passer au guichet, aller acheter du lait à la demande de ma mère. Une fois tout ça terminé, un voyant s'est mis à clignoter pour indiquer que la voiture allait bientôt manquer de carburant. Justement, pile à cet instant, je passais devant une station d'essence. C'était le moment ou jamais. J'ai pris mon courage à deux mains. J'ai tourné dans l'entrée du commerce, je me suis stationnée devant les pompes. L'affiche « LIBRE-SERVICE » semblait me narguer. Mes doigts tremblaient un peu sur le volant. J'ai retiré la clé, je suis sortie, j'ai mis de l'essence. Tadam !

Bon. D'accord. Soyons honnête : ça n'a pas été aussi facile que ça. D'abord, je suis sortie du véhicule. J'ai essayé de prendre le pistolet, en vain. J'ai agité le tuyau, j'ai tiré sur tous les morceaux visibles. Rien ne se passait. Je commençais à être un peu gênée... Pour ajouter à la honte, après de longues minutes et plusieurs tentatives, la voix froide du commis s'est élevée dans le petit interphone. Il m'a expliqué comment activer la pompe. Je ne suis pas certaine, mais j'aurais parié qu'il soupirait... Visiblement, ses conseils ne suffisaient pas... puisque je n'y arrivais toujours pas. Il faut un diplôme universitaire pour actionner un réservoir à essence ou quoi ? Finalement, un autre client est venu m'aider. Je devais pousser une petite manette que je n'avais pas vue. J'ai clairement entendu le caissier rire dans l'interphone. J'étais humiliée, c'est vrai, mais j'avais quand même mis de l'essence dans la voiture,

TOUTE SEULE (ou presque...), pour la première fois. C'est pas beau, ça ?

Le soleil d'avril brille joyeusement, une belle journée de congé m'attend, je suis terriblement fière et je retourne chez moi, tout heureuse, en faisant sauter les clés dans mes mains. Je siffle. J'entre dans la maison. Mon père est assis à table, le nez plongé dans son journal. Je dépose les clés devant lui. Mon sourire est si grand qu'il déborde de partout. Papa lève la tête, me regarde d'un air interrogateur. Je chantonne :

– Devine ce que je viens de faire ?

– Hum... tu as aidé un sans-abri ? Tu as donné pour une bonne cause ? Tu...

Avant qu'il en rajoute, je me dépêche de déclarer :

– J'ai mis de l'essence. Moi-même.

– Ah bon, dit mon père. C'est bien.

Bien ? Ah. D'accord.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il saute de joie, ou qu'il appelle toute la famille pour communiquer la bonne nouvelle, mais un « bravo », peut-être ? Un regard fier ? J'attends la suite, pour voir ce qui viendra après ce petit « bien » tout froid. Rien. Il ne vient rien. Du tout, du tout, du tout. Mon

père est retourné à la lecture de son journal. Comme si je n'avais pas parlé.

Mais je ne me laisse pas abattre. Ce samedi est trop beau. Tant pis. Je reste fière de moi. Je m'apprête à monter dans ma chambre, la tête haute, pour appeler Béa, ma petite Béatrice à moi, déclarée unanimement (par moi) meilleure amie de tous les temps depuis toujours, quand mon père relève soudainement la tête.

– C'est fascinant, Émilie-Rose, tu devrais lire cet article. Savais-tu qu'en Afrique, des femmes marchent parfois plusieurs kilomètres pour aller chercher de l'eau potable? Chaque jour, tu imagines? Quel exploit!

Je pousse un soupir terrible. Mon père a le don de nous ramener les pieds sur terre. J'ai compris. Oui, marcher des kilomètres pour se procurer, à soi et à sa famille, de l'eau potable, ça, c'est un exploit. Mes épaules s'affaissent. Je pousse un deuxième soupir, encore plus profond. Je monte l'escalier, les pieds un peu plus lourds. Je prends le téléphone. Je jette un œil par la fenêtre. Il me semble que le soleil brille moins, tout à coup.

J'appelle Béa, qui répond aussitôt d'une voix fébrile. Rien d'étonnant là-dedans : mon amie est carrément dépendante de son cellulaire. Elle ne peut pas s'en passer, je crois. Je la taquine souvent à ce sujet. On dirait qu'elle est née avec cet appareil greffé à la main. Mais je m'égare. Je disais donc : Béa répond immédiatement. Je grommelle :

– Salut, Béa! Tu sais quoi? Il paraît qu'en Afrique, des femmes marchent...

– Attends, attends, Rosie! me coupe mon amie. J'ai quelque chose à te dire avant. C'est trooop *hot*! Tu ne devineras jamais ce que j'ai fait ce matin! Tu es assise? Tiens-toi bien! Écoute ça : J'AI MIS DE L'ESSENCE TOUTE SEULE!!!

Béa hurle carrément dans le téléphone.

Je hurle tout autant :

– MOI AUSSI!!!

Le soleil se remet à briller. Nous nous racontons mutuellement notre expérience d'une voix surexcitée. Nous en avons pour de longues minutes à crier tour à tour. En bas, papa lit son journal. C'est vrai, je n'ai pas changé la planète, je n'ai sauvé personne aujourd'hui, je n'ai pas accompli de grandes choses. Mais je suis heureuse. J'ai accompli un exploit à mon échelle personnelle, j'ai la meilleure amie au monde et ce samedi est parfait.



Béa me fait une vingt-septième minuscule tresse. Elle est venue me rejoindre tout de suite après le souper et elle a pris, sur son chemin, deux films, des chips, quatre sacs de jujubes et une boîte de millefeuilles, mon dessert préféré... Depuis des années, une fois par mois, chez elle ou chez moi, quand nos parents sont absents, c'est notre soirée

ciné. Elle est sacrée. Béa ferme même son téléphone cellulaire pendant nos traditionnels samedis. C'est dire combien ils sont importants !

Il est à peine 18 h 30, mais nous avons déjà mis nos pyjamas. J'ai aussi chaussé d'énormes pantoufles en forme de lapins roses. Et Béa me fait des dizaines de petites tresses pour donner un peu de volume à mes cheveux, comme elle dit. Demain, quand je les déferai, j'aurai l'impression d'avoir les cheveux frisés.

Toute la journée, depuis ma discussion avec mon père et sa réplique sur les femmes en Afrique, une idée m'a trotté dans la tête. Je demande soudain à mon amie :

- Tu sais ce que j'aimerais faire, Béa ?
- Arrête de bouger, Rosie !
- Je pense que le temps est venu de prendre une vraie grande décision...
- Tu changes ta coupe ?

Agacée, je réponds non.

- Tu te fais faire des mèches ?
- Arrête, Béa ! J'aimerais accomplir un véritable exploit, je te dis. Rendre mes parents fiers de moi. Avoir de l'impact. Je ne te parle pas d'un truc superficiel.

Elle secoue la tête comme si j'avais fait une déclaration horrible.

– Superficiels, nos cheveux!!! Alors que c'est la première chose qu'on remarque ! Vraiment, Rosie... Pffft !

Je l'adore ! Béa a toujours le mot pour me faire rire. Pourtant, elle fait partie de toutes sortes de comités, je sais que c'est important pour elle de s'impliquer socialement, mais Béa dédramatise toujours tout. Quand je me pose de grandes questions existentielles, elle a le don de me rappeler qu'être une fille de 17 ans, c'est déjà pas mal compliqué ! C'est bien de vouloir sauver le monde, mais on a aussi droit au bonheur, comme elle se plaît à le répéter. Béa me fait deux autres tresses. La bouche crispée parce qu'elle tient des élastiques entre ses lèvres, elle grogne :

- Alors, ça y est, on reprend encore la même discussion... Tu me dis ça au moins une fois par semaine, Rosie... À quoi penses-tu, cette fois ? Qu'aimerais-tu faire ?
- Sais pas... Je veux devenir quelqu'un de déterminant, Béa. Changer le monde.

Ses yeux s'arrondissent. Ses sourcils se haussent. Elle s'esclaffe et crache accidentellement les élastiques dans mes cheveux.

– Wouhou ! Super-Émilie-Rose ! À la rescousse de l'univers !

Elle rit aux éclats.

– Je suis sérieuse, Béa.

Elle regarde attentivement mes tresses, mon pyjama et mes pantoufles en lapins.

– Mais je n’en doute pas, Rosie.

– J’ai envie de réaliser de grandes choses.

– Eh bien... tu as mis de l’essence toute seule, aujourd’hui !
Ce n’est pas rien !

– Des choses importantes pour l’humanité.

– Oh.

Béa garde le silence un moment. Elle semble plongée dans ses réflexions. Elle me demande enfin :

– Tu as une idée ? Je ne veux pas te vexer, mais ça me semble un peu vague, comme projet... Par quoi voudrais-tu commencer ?

Je hausse les épaules.

– C’est bien ça, le problème. Je n’ai rien trouvé encore. Toi, tu as des suggestions ?

– Et voilà, répond Béa d’un ton extrêmement satisfait. Ça te fait une drôle de tête pour l’instant, mais demain, tu seras superbe !

Dans le miroir, je vois mon visage surmonté de tresses hirsutes qui partent dans toutes les directions. Charmant.

– Hum, fait Béa d’un air moqueur, changer le monde, c’est un gros défi... Si tu commençais par changer de *look* avant qu’on regarde nos films, ce serait un début, non ? Après tout, c’est samedi... On peut remettre les grands projets à lundi, peut-être ?

Je l’avoue, je suis presque soulagée. Je n’avais pas vraiment d’idées pour ce soir, de toute façon. Et puis, on a bien le droit de se détendre, la fin de semaine ! Elle a raison. Je reporte mes grands projets à plus tard.

Béa sort un tube de son sac et s’exclame :

– Masque à l’argile, *miss* !

Nous voilà toutes les deux devant le miroir à étendre la pommade verte partout sur notre visage. On grimace, on sourit, on fronce les sourcils, on rigole. De toute beauté ! Un moment parfait, comme je les aime. En séchant, l’argile pâlit par endroits. Nous avons l’air de Hulk, avec une peau verte crevassée parcourue de coulisses plus foncées.

Tout à coup, la sonnette de la porte avant nous fait sursauter.

– Il y a quelqu’un, grommelle Béa, dont le masque a presque entièrement figé.

Je regrette soudain que mes parents ne soient pas là. Personne d'autre ne peut ouvrir. Les yeux toujours fixés sur le miroir, je demande, horrifiée :

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– Pffft... Qui veux-tu que ce soit, un samedi soir ? Un vendeur quelconque. Peut-être même une erreur. Vas-y, va ouvrir !

Elle tente de me chasser de la salle de bain. Je résiste.

– NOOON ! Es-tu folle ?

Béa insiste, morte de rire.

– Allez, Rosie ! C'est juste drôle ! Tu feras sans doute la peur de sa vie à ton visiteur, avec tes tresses et ta peau verte ! Au pire, il se demandera de quelle planète tu viens !

Je refuse, mais elle me pousse résolument vers la porte. À l'avant, on sonne avec insistance. Pas le choix. Toutes les lumières sont allumées, difficile de faire croire qu'il n'y a personne chez moi. J'y vais. Béa joue la *cheerleader* et fait de drôles de mimiques d'encouragement en fredonnant :

– Go, Rosie, go !

En riant de bon cœur, je me dirige vers l'entrée.

J'ouvre.

Le ciel me tombe sur la tête.

– Euh... je te dérange, je pense... Désolé. Je suis le nouveau voisin. On vient d'emménager dans la maison à côté.

Le gars qui déclare ça est le plus beau que j'aie vu depuis que je suis née. J'ai l'impression que Shawn Mendes a déménagé à côté.

Et encore, peut-être en mieux, c'est tout dire.

Cheveux noirs, yeux noirs, sourire craquant... Un peu moqueur, le sourire, d'ailleurs.

Je n'ose pas lui sourire en retour, j'ai trop peur que mon masque se mette à se fissurer de partout. Déjà que je ne suis pas vraiment à mon avantage... Surtout, ne pas empirer les choses.

Je remarque que Béa, oui, oui, celle qui me disait combien ce serait drôle d'ouvrir, est retournée se cacher dans la salle de bain en vitesse, sans se montrer. Finis les petites chorégraphies et les cris d'encouragement. J'en aurais bien besoin, pourtant. Je transpire à grosses gouttes. J'ai chaud. J'ai l'impression que mes pieds sont collés au plancher et n'arriveront plus jamais à bouger. Je veux mourir de honte.

Je pensais avoir connu la pire humiliation de ma vie ce matin en entendant le commis rire à la station libre-service, mais non. Je ne connaissais rien encore de l'humiliation. Cette

fois, ça y est. C'est la honte puissance dix. Je ne m'en remettraï jamais, j'en suis sûre.

– J'aurais besoin d'un marteau. Pourrais-tu m'en prêter un, s'il te plaît ?

– Hum, hum...

Je file chercher l'outil dans l'atelier. Pas de danger que Béa se pointe pour faire la discussion avec le bel inconnu pendant ce temps-là. Elle reste soigneusement cachée dans la salle de bain. En grommelant, la tête ailleurs, je fouille dans le coffre de mon père et reviens vers la porte d'entrée. Si mon aspect physique n'a pas entièrement charmé le nouveau voisin, ma discussion profonde et captivante a dû l'achever...

« Hum, hum ! » Franchement ! C'est tout ce que j'ai pu dire depuis son arrivée. Je n'ai réussi à émettre aucune autre parole. Pitoyable. Je lui tends l'outil. Son sourire craquant s'élargit encore.

– Merci. Mais... euh... c'est un tournevis.

Je retourne rapidement vers l'atelier. Je cours presque. Mes joues sont brûlantes. Heureusement, il ne peut pas s'en rendre compte, avec ma peau verte. Quoique... et si les couleurs se mélangeaient ? Rouge et vert, ça donnerait quoi ? Je finis par trouver le marteau et me précipite pour le donner au voisin. Toujours sans dire un mot. Il faut qu'il

parte, maintenant. Au plus vite. Je viens pour refermer la porte quand le faux Shawn Mendes ajoute :

– Sympathiques, les lapins roses.

Je ne réponds rien. Je me contente de pousser la porte.

J'ai envie d'aller me cacher dans mon lit, sous les couvertures, et de ne plus jamais en ressortir. Et si c'était vrai, ce qu'on raconte, que la première impression est celle qu'on retient pour toujours ? Au secours !!!



J'aime la librairie de mon grand-père. J'y travaille quelques heures par semaine, mais j'y passe aussi régulièrement, juste pour le plaisir, après mes cours. Mon grand-père s'appelle Antoine. Je l'ai toujours appelé Tonio. Il ne parle pas espagnol ni rien. C'est simplement que ce prénom lui va beaucoup mieux. Tonio a installé dans un coin de la librairie deux jolis divans d'un bleu un peu fané, très accueillants. Les gens y traînent de longs moments, que ce soit pour discuter ou pour lire. Tonio leur offre même du café, du thé ou du chocolat chaud. Je trouve que ça fait de la librairie un endroit génial. Ma mère, elle, fait plutôt remarquer à son père régulièrement que ce n'est pas bon pour le commerce...

– Tes clients passent des heures à flâner sur tes divans sans rien acheter... Ce n'est pas très payant !

Tonio répond toujours la même chose, du même ton très calme et assuré :

– Sylvie, crois-tu que j’ai choisi d’être libraire parce que je rêvais de devenir riche ?

Ma mère grommelle une réponse plus ou moins claire. Tonio continue :

– Je suis devenu libraire parce que j’aimais lire et que j’avais envie de faire lire les autres. Si les gens passent des heures sur mes divans à lire, je trouve que mon but est atteint. Je réussis très bien dans mon métier.

Il n’y a rien de plus à ajouter. J’adore mon grand-père.

Je le taquine souvent en lui disant que sa librairie ressemble plutôt à un cabinet de psychologue : je ne compte plus les clients qui viennent ici juste pour jaser avec lui ou les jeunes qui demandent conseil à Tonio quand ça ne va pas.

Je suis justement installée confortablement dans l’un des divans de Tonio, en train de raconter ma mésaventure de la veille à mon grand-père. Ma rencontre avec le nouveau voisin. Le beau voisin. L’espèce de Shawn-Mendes-mais-en-mieux.

– C’était affreux, Tonio ! J’ai tellement honte ! Tu imagines la première impression : pantoufles en lapins roses, masque vert, cheveux pleins de mini-tresses... et en pyjama à 19 heures un samedi soir ! Je n’oserai plus jamais lui reparler. C’est décidé : je le fuis jusqu’à la fin de mes jours.

Tu penses que si j’insiste un peu, mes parents vont accepter de déménager ?

– Je ne suis pas certain que le fuir soit la meilleure solution, répond simplement Tonio.

C’est ce qui me plaît chez mon grand-père : il n’essaie jamais de me convaincre que mes petits problèmes n’ont aucune importance, que je devrais être en train de trouver une cause à défendre quelque part. Il m’écoute toujours attentivement.

– Si tu veux mon avis, c’est plutôt une bonne chose, cette première rencontre.

Bon, Tonio est peut-être trop optimiste, quand même... Ou alors, il vieillit, le pauvre, il perd un peu la tête... Une bonne chose de se ridiculiser devant l’un des plus beaux gars du monde, qui en plus se trouve à habiter la maison voisine!...

(Je sais, j’ai parfois tendance à exagérer. L’un des plus beaux gars du monde peut paraître excessif... En tout cas, moi, je le trouve vraiment à mon goût !)

– Il y a une autre façon de voir ça, Émilie-Rose. Dis-toi que la prochaine fois qu’il te verra, il ne peut que te trouver mieux ! Il sera sûrement agréablement surpris ! Le pire est passé...

Finalement, Tonio a encore toute sa tête ! Au fond, il n’a pas tort.

– Donc... tu crois que je devrais aller lui parler au lieu de le fuir?

Je quitte la librairie déterminée. Pleine de bonne volonté, bien décidée à changer la terrible première impression que j'ai pu donner à mon voisin. Après 10 minutes de marche, j'arrive chez moi. Le ciel me sourit. Le garçon en question est justement en train de sortir des boîtes du coffre d'une voiture. Il est encore plus beau le jour. J'espère qu'il me trouvera plus belle aussi... Et s'il me préférerait avec mes tresses et la peau verte? Je suis prise d'un doute, tout à coup. Ça semblait si facile, à la librairie, d'aller lui parler... Quand j'en discutais avec Tonio, c'était simple. Évident, même. À moins que je lui parle un autre jour? Que je remette ça? Il est occupé, après tout. Oui, bonne idée. Je baisse la tête, j'accélère le pas, j'essaie nerveusement d'enfoncer ma clé dans la serrure de la porte avant. Pas de chance. Avant que je réussisse à ouvrir, j'entends :

– Hé, salut!

Je souris.

– Ça va?

Il n'a pas encore parlé de notre désastreuse rencontre. Un gentleman. Bon, il faut dire qu'il n'a dit que quatre mots jusqu'ici, mais quand même... Je prends une grande inspiration et je me lance, avant qu'il pense que je suis muette...

– Salut! Je m'appelle Émilie-Rose.

– Joli prénom. Moi, c'est Arthur.

– Comme le roi de la Table ronde?

Il éclate de rire.

– Eh oui. Je porte le nom du plus célèbre cocu de tous les temps. Pas mal, non? La reine Guenièvre lui a préféré Lancelot... Ma mère aurait voulu m'appeler Lancelot, d'ailleurs, mais mon père ne voulait rien savoir. Il n'aimait pas ce prénom.

Je ne sais pas trop s'il se moque de moi parce que j'ai parlé de la Table ronde ou s'il est sérieux. Je me demande aussi si, en ce moment, mes joues sont plus rouges que la voiture qu'il est en train de vider. Je ne serais pas étonnée, je rougis facilement. Je suis sûre que oui. Dans ce cas, je me demande s'il a remarqué que mes joues sont plus rouges que la voiture. Bref, je ne suis pas très à l'aise. Je bredouille :

– J'aime bien le personnage d'Arthur, moi.

Il semble étonné :

– Tu t'intéresses aux histoires de la Table ronde?

Je réponds d'un ton très sérieux :

– Je m'intéresse à tous les livres.

Il me regarde gravement pendant quelques secondes, sans répondre. Alors là, bravo, Émilie-Rose ! Tu as vraiment le tour d'attirer l'attention des garçons. Je pense aux filles de ma classe qui savent si bien discuter avec les gars, leur lancer un clin d'œil séducteur ou un sourire charmeur, leur parler légèrement de la prochaine soirée de danse de l'école ou du temps qu'il fait. J'ai un sérieux concurrent de Shawn Mendes devant moi et, pour notre première « vraie » conversation, je suis en train de lui parler de livres. Sans sourire ni clin d'œil. Je cherche désespérément un autre sujet de discussion, plus léger, pour faciliter le contact. Je me dépêche de demander :

– Tu... tu as un animal, Arthur ?

Il semble étonné. La transition est peut-être un peu brusque.

– Euh... oui, un poisson.

– Génial, j'adooore les poissons !

Euh... bon, je l'avoue, je suis un brin trop enthousiaste pour avoir l'air sincère. Qui peut bien aimer les poissons à ce point-là ? Grrr... J'aurais dû entrer chez moi au plus vite, sans répondre à son salut. Rien ne marche. Je tente de nouveau d'insérer la clé dans la serrure d'une main nerveuse, j'y arrive enfin, j'ouvre la porte. J'essaie de laisser une meilleure impression à Arthur, cette fois. De trouver quelque chose de gentil à lui dire avant de disparaître.

– Si... si tu veux, quand tu seras absent, je peux m'occuper de ton poisson.

Il sourit d'un air un peu surpris.

– Super ! Merci.

Je sens qu'il faut que je me sauve le plus rapidement possible avant de continuer à m'enfoncer davantage... Je ne dis que des niaiseries. M'occuper de son poisson ! Franchement ! Mais oui, Émilie-Rose, tu pourrais lui faire faire sa promenade du soir... Ou alors l'entraîner à faire la belle. Ou à ramener la balle. C'est qu'il serait content, Arthur, à son retour, de voir tous les nouveaux trucs que son poisson a appris grâce à toi, la gentille voisine !

Je repense à mon grand-père, qui me disait que la deuxième rencontre ne pouvait que mieux se passer que la première... Je me demande si Tonio me connaît aussi bien que je le croyais. Il aurait dû se douter que je suis toujours capable de faire pire.



Perdue dans mes pensées, je rêve tranquillement dans le coin de la classe sans déranger personne. Je pense évidemment à ma rencontre avec mon presque-Shawn-Mendes. Que je devrais me mettre à appeler Arthur, d'ailleurs. Le spécimen a un prénom, quand même ! Il ne vient pas à mon école. Comme il vient de déménager, il finit sans doute son année scolaire au même endroit. On ne change

pas ainsi en avril. Surtout pas l'année du bal des finissants. Tout ça en supposant qu'il ait mon âge, bien sûr. Pour ce que j'en sais... Il est peut-être en quatrième secondaire, ou même au cégep. Bref, ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas à mon école. Je l'aurais sûrement remarqué. J'ai un radar pour les beaux garçons. Dommage que ce radar ne fonctionne que dans un sens : aucun d'eux ne semble jamais me voir.

Je jette un œil distrait autour de moi. Devant, Justine griffonne dans son cahier en écoutant distraitement notre prof de français. Ses ongles sont longs et roses, parfaitement vernis. Je regarde mes mains aux ongles courts et rongés. Soupir. À mes côtés, Béa chuchote avec Jordan. Chaque fois qu'elle sourit, la classe semble s'éclairer un peu. Béa a ce pouvoir magique de tout changer d'un seul sourire. La vie semble toujours facile pour elle. Je sais que ce n'est pas le cas, parce que je suis sa confidente depuis longtemps, mais à la voir, on pourrait le croire. Re-soupir. J'ai l'impression d'être la seule à ne pas savoir quoi dire, quoi faire, comment m'habiller, comment parler aux gars... Je parie qu'Arthur ne résisterait pas cinq minutes au sourire de Béa. Il l'aurait déjà invitée à prendre un café. Ou à l'accompagner au bal. Peut-être même lui aurait-il parlé de mariage ? Re-re-soupir...

J'essaie de me concentrer sur ce qui se passe en classe. Notre enseignant semble répéter une question. Il insiste pour avoir une réponse. Personne ne bouge. Pour être honnête, plusieurs somnolent.

– Bon, puisque personne ne se porte volontaire, je vais choisir quelqu'un...

Mon cœur fait trois tours. Je n'ai pas entendu la question ! Je fixe obstinément la table devant moi. Le prof reprend :

– Alors... euh... tiens, qu'en penses-tu, toi, Justine ?

Justine sursaute. Son crayon, qui gribouillait avec application, fait une coche dans la marge. Elle bredouille :

– Je... je ne suis pas sûre d'avoir bien compris la question.

Bravo ! Elle s'en sort bien. Je suis certaine que je n'aurais pas eu le réflexe d'ainsi camoufler mon manque d'attention. L'enseignant lève les yeux au ciel.

– Alors je la répète pour la quatrième fois : qu'est-ce que c'est, selon toi, une question existentielle ?

– Une question relative à l'existence, monsieur ?

Ce n'est pas tout à fait assez précis, mais ça ira pour le moment. Le prof est content. Il a eu une réponse. Il développe un moment sur les questions qui remettent en cause notre façon de penser, notre être même. Il demande des exemples de questions existentielles. Je réprime un sourire. Des questions existentielles, j'en ai plein... Devrais-je tenter de sauver le monde ou penser d'abord à séduire mon voisin ? Je suis déchirée, monsieur ! Je sais que mon père rêve que je sois hyper conscientisée et impliquée socialement,

mais de mon côté, pour l'instant, je rêve surtout d'avoir un *chum*... un premier, à ma grande honte. J'ai l'impression que tout le monde de mon âge a passé cette étape depuis longtemps. Tiens, une autre question existentielle : suis-je normale de ne pas avoir eu de vrai *chum* à 17 ans, seulement quelques petits copains sans aucune importance ? Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

J'ai l'heureuse idée de ne pas formuler mes questions à voix haute. Le prof continue en nous invitant à nommer des personnes inspirantes, des personnes qui ont changé le monde. Qui ont fait une différence. Qu'est-ce qui se passe, ce matin ? C'est un cours de culpabilisation 101 ? Quelques élèves risquent des noms d'une voix timide.

– Gandhi...

– Mère Teresa ?

L'enseignant sourit, ravi.

– D'autres noms ? Émilie-Rose ?

Je suis complètement affolée. Gandhi, mère Teresa, Gandhi, mère Teresa... Je n'ai que ces deux personnes dans la tête et elles ont été nommées. Je me tais. J'espère que le prof passera à quelqu'un d'autre. Qu'il m'oubliera. Mais non, il s'acharne. Il insiste.

– Émilie-Rose, tu as une idée ?

NOOOOON ! Aucune idée. Le cerveau à *off*. Rien ne vient, à part une vague de panique. Il n'existe pas une loi pour protéger les élèves persécutés par un prof tenace ? Si oui, quel est le nom de son créateur ? Je pourrais le nommer comme personne ayant contribué à rendre le monde meilleur... Je finis par répondre d'une petite voix :

– Mon grand-père.

Plusieurs éclatent de rire. Je veux mourir de honte. Le prof a l'air sceptique.

– Euh... oui, ça peut être quelqu'un de notre entourage, c'est vrai. Mais pour le travail, je préférerais quand même une personnalité renommée.

Un petit clignotant rouge se met à s'agiter dans ma tête. Le travail ? Quel travail ?

– Vous risquez de trouver ça long, écrire un portrait de 10 pages sur une personne de votre vie... Allez-y plutôt avec des gens connus. Vous aurez des citations, des pistes de recherche... Toi, Béatrice, tu sais sur qui tu vas travailler ?

Toujours aussi à l'aise, Béa répond avec assurance :

– Probablement sur Barack Obama. En tant que premier président noir des États-Unis, il a changé beaucoup de choses, je crois...